

---

## *Les Contes des jours volés* et la Presse

### COMME UN CHÂTEAU DE MOTS

*À propos des Contes des jours volés d'Anne-Lou Steininger*

On pense à la fois à Buzzati, pour ses thèmes poético-métaphysiques liés à la fuite du temps, et à Michaux, pour ses délires imaginaires et son lyrisme buissonnant, en lisant *Les Contes des jours volés* d'Anne-Lou Steininger, rassemblant une trentaine d'histoires que la narratrice raconte à l'ange comptable de ses jours pour faire la pige à la mort. Il y a chez elle de la Schéhérazade déjantée, dont la fantaisie inventive est tout à fait surprenante, mais à la fois moins baroque et moins artificielle que dans *La Maladie d'être mouche*, premier livre paru chez Gallimard en 1996 qui signalait déjà un talent très original. Or l'univers poétique de cette prosatrice a acquis une nouvelle densité et plus encore une sorte de gravité dont procède un surcroît de liberté, comme si le subconscient, face à l'irré-médiable, se faisait plus follement joueur, dans le sillage de cette insaisissable jeune fille (« Elle »), symbole de vie, de liberté ou de création, qu'on entend quelque part « jouer cet air inachevé sur un piano aux touches d'eau – ce piano-là, tu t'en souviens, qui n'arrivait à bout de rien, mais dont

les notes titubantes avaient la saveur beurrée du thé noir et des tuiles aux amandes, le mercredi après-midi, quand tu avais leçon de solfège et de pluie»...

La couverture de ce nouveau livre est une belle encre sur Japon de Christine Sefolosha, évoquant le Hollandais volant ou, plus encore, le paquebot magique de Fellini dans *Amarcord*, mais ici c'est du bateau des morts (dont on sait qu'ils aiment le luxe et les jeux) qu'il s'agit dans la nouvelle intitulée « Face à la mer » : « Il arrivera de nuit. On entendra se rapprocher un vacarme joyeux, des rires et des bribes de chants, mais on ne verra rien d'abord. Ensuite, on sentira s'épanouir dans l'ombre les odeurs envoûtantes dont le navire regorge. La rose, la cannelle, les vins de palme et d'épices dissiperont dans une molle ivresse les souvenirs de notre vie passée ; puis le benjoin, le cèdre, l'ambre et la myrrhe, les résines précieuses des embaumeurs s'imposeront à nous et nous rassasieront. Enfin il sera là. Il nous apparaîtra. Illuminé comme une ville, avec autant de hublots que d'étoiles dans le ciel, dix étages de ponts festonnés de lampions, cinq cheminées crachant des étincelles et plusieurs capitaines. Il sera si proche à cet instant, qu'en étendant la main on pourra le toucher. Mais la joie, la surprise, nous en empêcheront. Les passagers, du haut de leurs dix ponts et de leurs six cent mille chandelles, riront de notre étonnement et, se penchant vers nous, ils jetteront des fleurs, des billets de banque et des petits oiseaux. Puis ils dérouleront pour nous des échelles dorées... »

C'est un livre plein de nostalgie et de malice, d'anges et de mots voués à l'exorcisme de tout ce qui se dégrade et s'effondre en nous, plein aussi de violence « retournée » et d'effroi conjuré.

« J'habite une demeure où les jours ne se ressemblent pas », lit-on en conclusion, « un palais frémissant

de poussière chancelante. La pluie le ravine, le soleil et le vent l'allègent allègrement. Ses formes fondent, se lissent et s'adoucissent – comme les miennes, ma chère! C'est ainsi que je l'aime. Et mon enfance s'éternise.

Âme de mon château et vous, mes os légers et blancs comme du bois flotté, dites à ceux qui viendront demain sur cette dune :

*Il n'est de vrai château que de sable,*

*De temps heureux que celui que l'on perd...*

*Blog de JEAN-LOUIS KUFFER, 2005*

### TRENTE-CINQ CONTES CRUELS

*Longuement attendu, le deuxième livre d'Anne-Lou Steininger confirme sa maîtrise dans tous les registres de l'écriture : à déguster à petites doses quotidiennes.*

Anne-Lou Steininger, Valaisanne vivant à Genève, a fait en 1996 une entrée remarquée en littérature en publiant un premier livre hors norme chez Gallimard : poème polyphonique et fable politique, *La Maladie d'être mouche* révélait un beau tempérament d'écrivain, confirmé deux ans plus tard par le premier Prix FEMS attribué à la littérature, une bourse de cent mille francs destinée à la réalisation du recueil des trente-cinq *Contes des jours volés* qui paraît aujourd'hui. Le fantastique y flirte avec le merveilleux sur le modèle des *Mille et Une Nuits*, puisque le narrateur des « Jours qu'il me reste à vivre » retarde l'échéance de sa mort en séduisant par une nouvelle histoire l'ange-percepteur qui vient chaque matin le plumer d'un jour.

Ce récit d'ouverture est à lire comme une déclaration d'intention : il fait l'éloge de la lenteur et proclame la volonté de « donner chair au temps. Pour

le goûter, pour l'éprouver, pour le sentir passer. » Rien d'étonnant donc que la conteuse ait longuement poli ses textes pour livrer ce deuxième livre très abouti et d'une composition réfléchie qui ne doit rien au hasard. De fait, ces récits composent une suite de variations sur le temps, thème majeur associé à tout un système d'échos thématiques et de répons ainsi qu'à un réseau d'images autour de la musique et de l'eau sous toutes ses formes.

Parmi les variations les plus virtuoses, on signalera celles de « Manège » où Anne-Lou Steininger résume tous les âges de la vie des femmes à travers une ronde et ses ritournelles; de « Capitaine des nausées » où elle imagine, dans un vertigineux compte à rebours, que l'existence d'un homme qui s'est efforcé d'échapper à sa mère se rembobine jusqu'à sa première dent de lait; de « L'irréparable » enfin, où elle ralentit la vitesse d'un coup de poignard mortel jusqu'à permettre l'incarnation de l'injure lancée par l'agressé à son assassin. La narratrice a le souci de l'alternance et du rythme, elle varie ses attaques et la longueur de ses textes (de neuf lignes à douze pages) aussi bien que leur ton et leur tempo, grave ou burlesque, et elle soigne aussi ses chutes. Même si elle poursuit obstinément sa réflexion sur la mort, elle ne s'abstient pas de clins d'œil philosophiques à l'endroit d'Héraclite (à qui elle attribue un clone par jour de baignade) ou de Zénon (dont le sourire ne peut être qu'un astre éteint).

Surtout, la conteuse n'oublie pas le plaisir des mots, leur pouvoir de séduction et leur humour décapant. Comme les enfants ou les poètes, elle les invente au besoin : ainsi les drolatiques invectives machistes de « *Mulier qui galipet* », la « verbaille splendoriphore » des discoureurs à cloque-langue de « Rondisalabalanque mirapolisalice », la chevauchée du « grand Mélancocasse » qui « rêvedouille »

et « gloussigole » dans « Cavalcade ». Ailleurs, elle parle joliment d'« abricots pas mûrs serrant leur petit poing de boxeur », et elle invente des personnages fabuleux : démêleuses de sang et leveuses de chair douce, adorateur de l'odeur du café, voyante « flaireuse de Destins tragiques » ou régleur des fumées à qui il convient de sourire ou d'annoncer une bonne nouvelle, même fausse, pour qu'il puisse continuer à remplir son office.

Malgré toute sa fantaisie et son ironie, la vision du monde d'Anne-Lou Steininger apparaît plutôt sombre, marquée au coin de l'aphorisme selon lequel « Au commencement est la douleur ». Et à la fin un paradis moderne, « avec fitness, vitrines et pince-fesses », qui ne se distingue de la vie terrestre que par la couture de l'habit, aux points délicatement piqués dans la chair... Ces fables cruelles sont à déguster comme elles ont été écrites, par petites doses de poison insidieux délicatement pesées.

ISABELLE MARTIN  
*Le Temps*, 2005

### « J'ÉCRIS À HAUTE VOIX »

*Avec Les Contes des jours volés, l'écrivaine Anne-Lou Steininger dépeint des univers parallèles étrangement familiers. Rencontre à Genève.*

Un cargo vogue vers l'Argentine. À son bord, un trentenaire. Accoudé au bastingage, il regarde la mer. Un ange passe. Un vrai. Et lui annonce qu'il est condamné à mort. Plus que sept jours à vivre. Le passager se révolte : de quel droit un ange qui ignore « pourquoi les hommes pleurent » et ne sait rien de la condition humaine se permet-il un tel jugement ? Comme Schéhérazade dans les

*Mille et Une Nuits*, le condamné à mort raconte des histoires pour sauver sa peau. L'ange, désespéré devant ses récits cocasses, graves ou délirants, lui laisse un sursis. Le condamné à conter vole ses sept jours en emmenant son auditeur – et ses lecteurs – dans les méandres de la réalité, « ce rêve que l'on fait à plusieurs, avec l'inavouable complicité des criminels ». Une réalité qui, page après page, change de masques et prend parfois des allures de carnaval.

« Ce sont des exercices de style sur le temps », lance l'auteure Anne-Lou Steininger (42 ans), assise à la table de sa cuisine. Le désordre qui règne dans cette pièce, comme dans le reste de son appartement genevois, indique un déménagement encore tout chaud. Les cartons de bananes reposent sur une mer de fils électriques. Débordée ? « Mes journées sont trop courtes pour faire tout ce que j'aimerais. Pour moi, le temps est un vrai problème ! », sourit-elle. D'où l'idée de raconter des histoires pour essayer de le ralentir.

« Je déteste le dogmatisme, la rigidité psychique incarnés par l'ange. Il est incapable de comprendre la nature humaine, pleine de contradictions », explique l'auteure, qui a grandi à Monthey (VS) et reste attachée aux montagnes. « La marche structure, donne un rythme. J'en ai besoin pour pouvoir donner corps au texte. J'écris à haute voix », précise-t-elle. Et ça s'entend. L'écrivaine façonne la langue comme une sculptrice, distordant, repliant ou amplifiant la musique des mots. Son écriture en devient particulièrement esthétique.

La poésie de ces récits courts flirte avec l'humour, la douleur et cette distance indéfinissable entre les choses et les êtres, que seuls les mots sont capables de parcourir : « Entre nous, des étoiles s'ébrouent, des soleils s'essoufflent, des galaxies s'entre-dévorent. »

*Contes à rebours*

*Les Contes des jours volés* d'Anne-Lou Steininger plongent dans des univers décalés, peuplés d'êtres fugaces et fantasques qui apparaissent au gré des rêves, des fantasmes et des souvenirs d'un narrateur universel. On peut entrevoir le lièvre malicieux de l'enfance jeter un dernier clin d'œil avant de s'enfuir dans un pays enneigé. Au coin d'une rue habite Madame Mirancabrac, voyante et « Auguriste infaillible de l'Humanité », qui avait prédit l'accident de Diana. Sur les toits, il y a « celui qui redresse les fumées de la ville, leur dessine un chemin dans les airs et les fait monter droit »... En 1996, Anne-Lou Steininger a fait une entrée littéraire remarquée avec *La Maladie d'être mouche*, publié chez Gallimard, puis adapté au théâtre.

« *Je goûte les mots* »

*Artiste.* « Beaucoup d'artistes singent le fait divers tel qu'il est présenté à la télévision, en croyant que plus c'est sanglant, plus c'est réel. L'imaginaire est comme proscrit, alors que tout se laisse écrire, au sens artisanal. J'aime les mots, je les goûte, je les collectionne comme des coquillages. »

*Foi.* « J'ai un déficit de foi. En général, je suis sceptique. »

*Cuisine.* « Je déteste faire la cuisine, je brûle toujours un truc. J'aime aller au marché de Ferney-Voltaire, c'est un plaisir sensuel. Toutes ces choses appétissantes sont autant de promesses d'une bonne bouffe ! »

ALINE PETERMANN

*Coopération*, 2006

Contes, fables, poèmes en prose pour mieux repousser la mort. Le temps, l'amour, la disparition : autant de thèmes abordés dans ces textes étonnants, portés par une écriture inoubliable, pleine de créativité et de poésie. On retrouve dans ce recueil le talent et la maîtrise dont Anne-Lou Steininger avait fait preuve dans son premier roman.

SYLVIE TANETTE

*L'Hebdo*, 2006

### L'ÉCRITURE COMME UNE ADORATION

*Il y a dix ans, Anne-Lou Steininger faisait une entrée très remarquée en littérature. Son premier récit était même publié dans la réputée collection blanche de Gallimard. Un exploit pour cette jeune Valaisanne établie à Genève.*

Avec *La Maladie d'être mouche*, Anne-Lou Steininger imposait d'emblée un style déroutant, baroque et flamboyant. Elle écrivit ensuite pour le théâtre, enchaînant les prix littéraires, avant de publier cet automne *Les Contes des jours volés...* qui ne nous volent rien, mais nous rendent plutôt le goût de l'imaginaire, du poétique, des univers indescriptibles et des êtres qu'il serait vain de vouloir comprendre.

Pourtant courts, ces récits plus étonnants les uns que les autres sont, sur le fil de l'incertitude, des chemine-ments assez longs pour nous faire perdre nos repères habituels. Ils nous égarent pour mieux nous recentrer, nous permettant ainsi de renouer le dialogue avec ce qu'il y a de plus profond en nous.

Dans les contes d'Anne-Lou Steininger, on croise des humains, des anges ou des bêtes, des vivants et des morts,

entre joie et chagrin, adoration et attente, questionnements sans réponses. C'est sur le fil du temps qu'elle nous emmène, au gré des variations dignes d'un pianiste envoûtant. Son clavier est la page, ses notes sont des mots, dont elle joue admirablement pour exprimer cet indicible privilège de donner corps au vivant par l'écriture.

Douce et grinçante, la vie captée par Anne-Lou Steininger nous saisit le cœur, entre la nostalgie et ce reste d'innocence face à l'éphémère que l'on respire à pleins poumons avant qu'il ne nous échappe. « J'eus envie de soupirer à mon tour. Je pris une longue, une profonde, une voluptueuse inspiration dans laquelle s'engouffrèrent l'odeur du café, la lumière du soir, le chant de la fontaine, et la place tout entière, lui dedans : lui, le pèlerin profane, qui s'est agenouillé dans mon âme, les mains jointes, les yeux fermés, pour adorer une odeur. »

CATHERINE PRÉLAZ

*Génération*, 2006

### Y A PAS QUE LA TÉLÉ

Les contes d'Anne-Lou Steininger, auteure de *La Maladie d'être mouche* et du *Destin des viandes*, sont de l'espèce inquiétante en ce qu'ils dissèquent avec virtuosité nos angoisses à propos du temps, de la mort de l'imprévisible labyrinthe de la vie. Il y a de la luxuriance de Jérôme Bosch, du fantastique tragique de Dino Buzzati dans ces visions singulières d'un au-delà ou d'un dedans des choses de l'existence. Visionnaire, certes, cette dramaturge de l'illusion qui multiplie à l'infini le visage de la femme aimée, ou qui pénètre les arcanes de la mort et de la renaissance du même être souffrant et hurlant de faim.

La magnificence de l'écriture déploie ses fastes dans des outre-mondes clos, ténébreux, où il n'est point de salut. On est toujours dans un espace philosophique et métaphysique, mais totalement imagé. La course symbolique derrière le lièvre n'est pas celle d'Alice, mais la vaine poursuite d'une enfance enfuie. Enfance encore, mais captive, d'une mère monstrueuse et envahissante étouffant contre ses mamelles son bébé de quatre-vingt-sept ans !

La question du temps de vie est sans cesse suspendue entre deux points d'interrogation, deux infinis. Et celui qui n'avait plus que sept jours à vivre trompe son ange exterminateur en lui racontant des bobards. Tel autre, qui lance le poignard contre son ami, voit l'arme, suspendue, mettre un temps infini, celui de la repentance et de l'amitié revenue, avant de frapper mortellement. L'art d'Anne-Lou Steininger, pour insérer la dimension fantastique dans une forme de réalité, va bien au-delà de la fabulation et conduit le lecteur dans ces zones grises de l'inconscient où se cuisinent le pire et le meilleur.

Le rêve, car ces contes ont toujours quelque chose d'onirique, confine souvent au cauchemar, et celui de l'homme qui se noie serait-il aussi vrai que sa mort ? Les rêves sont aussi de l'au-delà, du dépouillement progressif, des contes trop tardifs, de l'illusoire parure des hôtes du paradis ou de la métamorphose en libellule d'un avare repent. L'humain, transpercé par le regard impitoyable de la conteuse, rencontre des miroirs effrayants de sa conditions et de ses illusions accrochées au musée des mémoires humaines.

MIREILLE SCHNORF

*Presse-Hebdo, Riviera-Chablais, 2006*

Schéhérazade sauve sa vie chaque nuit en contant au roi de Perse Chahriyâr une nouvelle histoire, l'héroïne de cet ouvrage mène en bateau son ange (exterminateur) en utilisant le même stratagème.

Toute analogie est cependant trompeuse, le livre d'Anne-Lou Steininger ne saurait se comparer. Encore moins se définir ou entrer dans une catégorie. Il est fantastique et réaliste, poétique et philosophique, baroque parfois, et toujours porteur au plus profond des questionnements essentiels. La langue est belle, riche, séduisante, imagée.

L'argument de départ ou plutôt le fil conducteur de ces trente-cinq contes : le temps qui passe. « Combien de jours vous reste-t-il à vivre ?... Vous haussez les épaules. Question absurde ! Vous n'en savez rien et préférez ne pas le savoir. {...} Moi, je sais combien de jours il me reste à vivre. Sept exactement. »

Ces sept jours, la narratrice parviendra à les sauver en « embobinant » l'ange qui, chaque matin, depuis sa naissance se présente à elle pour la plumer d'un jour. Comment s'y prendra-t-elle ? en le déstabilisant, en attisant sa curiosité, en mettant à l'épreuve son orgueil. « Il ne peut pas admettre que quelque chose dans le monde lui échappe. Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qu'un être de temps ? » Il en oublie alors de prélever son dû, et la narratrice répond à ses questions par d'autres questions cachées dans des contes ou des biographies imaginaires.

« Nouvelle énigme pour lui, nouveau sursis pour moi », écrit-elle. Si ces récits composent une suite de variations sur le temps, ils diffèrent aussi bien par le ton, que par le rythme et la longueur (de neuf lignes à douze pages). Mais tous, en dépit du pessimisme de l'auteur sont empreints d'un humour décapant. Parmi nos préférés : « Le fleuve » qui, mettant en question le fameux axiome d'Héraclite : « On ne se baigne jamais deux fois

dans le même fleuve », se révèle comme le premier cas de clonage philosophique ou encore « Cavalcade », un malaxage de mots jubilatoire et surtout, poésie à l'état pur, « Ô mon beau château ». Qu'on en juge: « C'est un beau château blond, aux murs croustillants d'étincelles {...} Je l'entends chuchoter nuit et jour, fredonner des airs légers de puces aphones et d'étoffe froissée. »

MICHELLE TALANDIER

*Journal de Cossonay*, 2006

### LE GOÛT DES MOTS

*Anne-Lou Steininger a remporté le Prix Dentan avec Les Contes des jours volés, à l'écriture virtuose et originale. Ce recueil marque le retour de l'auteure de La Maladie d'être mouche, paru il y a dix ans chez Gallimard.*

C'est un recueil de textes courts, *Les Contes des jours volés* (Bernard Campiche Éditeur), qui a séduit le jury du Prix Dentan. Anne-Lou Steininger publie rarement mais chacun de ses livres fait événement. En 1996, *La Maladie d'être mouche*, son premier roman, envoyé par la poste chez divers éditeurs français, paraît dans la collection blanche de chez Gallimard, rêve de tant d'auteurs. La jeune femme est invitée chez Bernard Pivot, autre fantasme de débutant. Philippe Morand monte ce texte étrange, imprécatoire, au Théâtre de Poche à Genève: les monologues de la Reine et de ses suivantes passent très bien la rampe et seront adaptés plus d'une fois à la scène, par l'auteure ou par d'autres. C'est d'ailleurs aussi pour le théâtre qu'Anne-Lou Steininger écrit *Le Destin des viandes* (Editions d'en bas, 1994), qui reçoit le Prix de la Société genevoise des écrivains. En 1998, un récit, « Les jours qui me restent à vivre », convainc le jury du Prix FEMS qui

accorde à la nouvelliste une bourse exceptionnellement bien dotée: cent mille francs pour mener à bien son projet d'écriture. Ce texte ouvre aujourd'hui la suite des *Contes des jours volés*, variations virtuoses qui jouent sur les fantaisies lexicales, l'alternance des rythmes et des registres.

Que fait de ses jours cette belle jeune femme de quarante-trois ans quand elle n'écrit pas ? Là-dessus, elle est d'une extrême discrétion. On saura tout juste que cette Valaisanne vit à Genève, qu'elle a un petit garçon distrait qui perd ses affaires, qu'elle cherche un appartement, qu'elle cuit parfois son pain et qu'elle aimait cultiver son jardin quand elle en avait un. Que, pour ses lectures, elle privilégie les essais scientifiques. Et qu'au lieu de lire des romans, elle écoute beaucoup de musique, du jazz surtout.

— *Samedi Culturel*: *Entre La Maladie d'être mouche et votre dernier ouvrage, presque dix ans se sont écoulés. Entretiens, une pièce de théâtre, Le Destin des viandes, et c'est tout. Les attentes suscitées par votre premier livre vous ont-elles bloquée ?*

— *Anne-Lou Steininger*: Non, pas du tout. Ces histoires étaient écrites depuis longtemps, mais les textes courts ne sont, paraît-il, pas à la mode. Gallimard attendait un roman. Je ne pouvais pas refaire *La Maladie d'être mouche*. C'est la dure loi de l'édition: on vous demande de vous renouveler tout en attendant une continuité ! Et les lecteurs qui ont défendu mon premier manuscrit, Alain Bosquet et Claude Roy, n'étaient plus là pour celui-ci. J'ai attendu, j'en ai écrit d'autres, j'ai retravaillé la construction du tout. Sur le conseil de Philippe Morand, je les ai proposés à Bernard Campiche. Et voilà.

— *Pour vous, ce recueil présente une unité ?*

— Il y a un fil directeur qui est une méditation sur le temps, sur cette réalité : nous sommes des êtres friables, éphémères. C'est plutôt de l'ordre de la rêverie, quand on associe les idées et les images en marchant. À partir de là, dans un souci de rythme, j'ai varié les formes, les longueurs, les registres, de la mélancolie à la rigolade, comme dans la vie.

— *Les critiques ont relevé que la mélancolie, voire l'angoisse, donne une teinte dominante, en dépit de la drôlerie de certains textes. Vous ne le ressentez pas comme ça ?*

— Ce n'est pas parce qu'un texte parle de mort, de finitude qu'il est forcément triste. Être éphémère a aussi ses bons côtés, non ? Paradoxalement, les gens lisent sans s'émouvoir des choses mille fois pires, macabres, mais qui sont infligées à autrui. Mais là, ils sont renvoyés à eux-mêmes, à leurs propres peurs.

— *Vous faites plusieurs allusions à la philosophie : c'est un domaine qui vous intéresse ?*

— Je suis venue du Valais à Lausanne pour faire de la médecine. J'ai abandonné mais si j'avais su qu'on pouvait faire de la recherche, j'aurais continué. Puis je me suis inscrite en philo et en sciences politiques. J'ai aimé ça. Peut-être que ça laisse des traces.

— *Écrire est pour vous une nécessité ?*

— Pas du tout. C'est une activité qui fait partie de la vie mais au même titre que beaucoup d'autres. Je ne vis pas pour ça. C'est un boulot ingrat, solitaire, qui n'a pas beaucoup de sens. Et ensuite, il faut se vendre à des éditeurs, les convaincre. Je ne sais pas le faire : je n'ai pas d'arguments pour ça, je ne suis pas un critique littéraire. Si je n'avais pas été tellement encouragée, j'aurais pu

abandonner. Peut-être que je le ferai, d'ailleurs. Si je perds le plaisir d'écrire.

— *Le plaisir des mots, justement, précis, rares, inventés, est une des caractéristiques de vos textes. Vous aimez cette recherche ?*

— J'ai le goût des mots, j'aime leur saveur, je les déclame tout haut. J'aime aussi le théâtre. C'est amusant de jouer avec les sonorités et les significations. Pourquoi ne pas inventer de nouveaux mots, fabriquer ceux qui manquent ? Ils ont souvent leur place préexistante dans la langue, par l'étymologie ou le sens. Il suffit de les débusquer. Mais je n'en abuse pas, il ne faut pas que ça devienne un truc mécanique, fatigant. Ce qui est plaisant, c'est d'inventer une règle et de la déjouer soi-même.

— *Vous vous donnez des contraintes ?*

— Ah ! Non ! Écrire est déjà assez compliqué comme ça. Il y a des auteurs que les difficultés stimulent, excitent. Je suis bien plus pantouflarde. Je me laisse guider par le plaisir. J'ai travaillé dans la pub. C'était amusant et intéressant. Là, oui, les contraintes économiques et sociales, la commande étaient créatrices, le travail en équipe aussi, et l'obligation de faire des compromis, de respecter des délais. En plus c'était bien payé. Mais l'activité littéraire, qui ne permet même pas de gagner sa vie, elle n'a de sens que dans le plaisir.

— *Vous qui travaillez beaucoup vos textes, comment savez-vous qu'ils sont finis ?*

— Quand ils me plaisent à moi. C'est pour cela que j'écris, je suis ma première lectrice après tout. Comme je ne suis pas toujours satisfaite de ce que je lis ailleurs, je tente de me plaire ! Parfois l'écriture est rapide, parfois, lente. Il me vient des phrases, des

images, des impressions qui forment des concrétions, un peu comme la perle se constitue autour d'un grain de sable. Je pense souvent à l'huître: ça doit être pénible d'avoir ce grain de sable dans sa coquille, comme un caillou dans une chaussure.

— *Et maintenant, avez-vous un projet en travail ?*

— (Ferme ment) Non ! (Plisse les yeux) Enfin, oui, peut-être. C'est là derrière.

ISABELLE RÜF  
*Le Temps*, 2006

### MÉLANOME SUR L'ÉCORCE DU RÊVE

*Anne-Lou Steininger a reçu hier soir le Prix Michel-Dentan, le couronnement d'une écriture singulière.*

*Hommage à ces contes bizarres.*

Elle a dû finalement laisser filer entre ses dents le mot merci, hier soir, Anne-Lou Steininger, en recevant le Prix Michel-Dentan. À ces braves gens du milieu littéraire romand sensibles à sa pulpe langagière délicieusement impalpable, elle rêvait peut-être d'écrire comme dans « Cavalcade », petite histoire en forme de serpent de son recueil: « Mais d'où sortent-ils, que cherchent-ils ces doux goguelureaux, cette troupe de mols moineaux aux élégances chichiteuses qui nous abordent en mâchonnant des vers ? Que dois-je ouïr, Messires, de votre sot sabir ? Que trissez-vous à ma fauvagne ? Je ne charabie pas de ce jus-là. Et ma jument n'obéit qu'à mon doigt. Passez votre chemin si vous ne voulez pas que je vous estourbisse ! »

La langue inventive, bricoleuse, farfouineuse, de la romancière valaisanne établie à Genève, qui avait déjà

étourdi ses lecteurs dans *La Maladie d'être mouche*, retrouve dans cette suite de contes éclairés par la lumière du doute sa consistance fiévreuse et enragée, cotonneuse et angoissée. Comme les éponges et les oranges de Francis Ponge ou *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?*, de Georges Perec, Anne-Lou Steininger réactive le sens du mot en le confrontant à la flamme brûlante de l'écrit au creux du bide. Elle joue en hurlant, se crame en riant et n'en finit pas de fournir à la page ce ton de rouille en effervescence, cette acidité sur la friandise, ce mélanome sur l'écorce du rêve, entre pourriture et émerveillement : « Délicatement, elle le presse contre elle, l'agite un peu. La peau séchée craque, mes poils se dressent, les os bilboquent. Et je cède à ce bruit. Je cède toujours. »

#### *Concombre et lilas*

Anne-Lou Steininger jette son regard désespéré sur le monde ou plutôt le laisse glisser, dérapier, le déroule pour déridier et se dévider, comme si la substance visqueuse des ratages malicieux devenait confiture. Mais malgré la recherche du bizarre, de l'étonnante éloquence hoquetante, l'auteure ne perd pas ses personnages, elle en dessine des contours fluides, on s'attache au chef d'orchestre « qui procède au subtil réglage des fumées ». On aimerait retrouver au coin de la rue « un parfum de concombre et de lilas ». Et nous sommes ravis de nous divertir d'histoires présentées comme des fables, mais rattachées au dérisoire réel poétisé, sublimé, remâché, bref : « Point de brigands, d'ondines ou de monstres : il n'a pour compagnons que la foule grandissante des vagabonds, des apatrides, de tous ceux qui comme lui errent d'une maison fermée à l'autre. » Anne-Lou Steininger ne cesse de décrire l'étouffement, mais le caresse à la lame,

saigne souvent, tombe à genoux, revient à la surface, reboit une tasse et entraîne encore le lecteur dans le tourbillon de cette écriture qui la ronge et la libère comme une chanson alcoolisée, comme une robe déchirée, comme un visage, un simple visage que l'on dévisage dans la bruine.

Une langue à aimer précautionneusement : « Notre village entier est une boîte à musique que les cigales, agacées, désertent. Et nous en sommes les pantins. »

ALEXANDRE CALDARA  
*L'Express et L'Impartial*, 2006

### L'ART DE (SE) RACONTER DES HISTOIRES

« Pourquoi nous racontons-nous des histoires ? » – telle est la question – posée sur le rabat de couverture des *Contes des jours volés*. « Pour tromper la mort ? Par peur du noir ? Ou parce que la réalité ne suffit jamais à notre plaisir ? Faire diversion et se divertir : c'est l'enjeu des *Mille et Une Nuits* que l'on retrouve dans ces récits. Peut-on les appeler fables pour leur valeur d'illustration ? Parler d'un fantastique de la perception – et d'une illustration par l'absurde. »

Voilà tout un programme tracé, une vraie poétique du livre de fiction et en même temps une exégèse instantanée des *Contes des jours volés* sous la forme d'interrogations plus ou moins rhétoriques. « Se raconter des histoires », c'est se tromper, ou du moins s'en faire accroire, se laisser embobiner par l'autre qui est en nous. « Pour tromper la mort ? » Oui, il s'agit bien toujours de faire comme si la mort pouvait être l'objet de négociation, mais dans ce livre, c'est au premier degré que cela se passe : tromper la mort de façon tout à fait explicite, le narrateur signant avec un ange percepteur un pacte qui

lui permet de repousser l'échéance grâce à ses narrations. « Par peur du noir ? » Raconter, narrer, action nocturne, à moins qu'on ne prenne le noir comme cet environnement permanent de notre être dans son état normal, ignorant tout de ce qui pourtant le concerne de si près. « Ou parce que la réalité ne suffit pas à notre plaisir ? » La réalité, pour sûr, ne suffit jamais à notre plaisir. Et disons même qu'il n'y a pas de réalité, il n'y en a que dans les livres, dans les tableaux, dans les films. Aussi la réalité qui nous est ici montrée sera-t-elle une surréalité, une irréalité plus improbable mais plus probante que notre pauvre quotidien.

Et de quoi donc ces contes ont-ils valeur d'illustration ? De tout ce qui fait notre existence, pauvre ou exaltante : du temps, qui fuit, de la vie, qui étonne, du sexe, qui meut, de la peur de mourir, qui point, de tous les illimités si proches, qui angoissent. Tout cela est pourtant fort réjouissant, car exprimé dans une langue et un style très inventifs et dont l'invention même est une permanente allégorie : « Dans sa confrontation avec l'ange », note l'auteur, « l'homme utilise ses armes d'histriion ou de poète, des armes de faible, les seules dont il dispose : il joue l'art des mots contre l'aridité de la Loi, le plaisir de la fiction contre la Vérité, la dérision contre le fatum. »

Le style, assurance d'immortalité aux yeux de ceux qui croient que le beau ne meurt pas, le style ici fait caution de mortalité différée ! Dans *Les Contes des jours volés*, tout est à prendre *cum grano salis*, et c'est bien pour cela que ces textes sont tellement inattendus, tellement variés, tellement jubilatoires dans leur langage – et parfois si brefs. Les ressorts principaux en sont l'ironie et le fait qu'ils sont toujours parfaitement situés, ce qui veut dire, d'une certaine façon, insaisissables dans leur désarmante évidence autant que lorsque y règne un certain fantastique.

L'ironie, c'est la panacée dans le monde qui nous entoure, mais c'est aussi la seule façon que nous ayons de nous adresser à l'ange. Comment pourrions-nous lui dire ce que nous avons à lui dire, si ce n'est de biais, comment pourrait-il nous écouter, si c'est pour entendre ce qu'il sait mieux que nous ? Lui qui n'a ni sexe ni corps, comment pourrions-nous le détourner de sa mission si ce n'est en le ramenant à la réalité crue des choses, non pas telles cependant qu'elles sont, mais telles que nous voudrions qu'elles apparaissent.

Mais l'ironie, entendons-nous bien, n'est rien d'autre que l'art même, arme d'histrion ou de poète tant qu'on voudra – arme infaillible.

ANDRÉ WYSS

*Extrait du discours*

*prononcé comme président du jury du Prix Michel-Dentan*

*Uniscope, 2006*

## UN KALÉIDOSCOPE DE CONTES

*« Quand on est mort, c'est pour la vie... » Anne-Lou Steininger joue les trompe-la-mort en volant à la camarde des instants de vie. Goutte à goutte, conte à conte, elle imagine des histoires fantasques et fantastiques.*

Native du Valais, vivant à Genève, Anne-Lou Steininger signait, à trente-trois ans, *La Maladie d'être mouche*. Un texte qui allait être adapté au théâtre. Elle enchaînait, pour la scène encore, avec *Le Destin des viandes*. C'est dire qu'elle s'y entend, dans l'écriture, à inventer des situations, à regarder le monde sous plusieurs angles, à se dédoubler dans une galerie de personnages.

Anne-Lou Steininger écrit dans la veine de Nicolas Gogol – lui aussi auteur de théâtre et de nouvelles. Qu'on

se souviennent du récit *Le Nez*. Un homme, un matin, se regarde dans le miroir et constate qu'il n'a plus de nez. Le précieux appendice nasal se retrouvera pétri dans un pain par le boulanger... Comme son illustre prédécesseur, Anne-Lou Steininger imagine des situations abracadabrantes. Avec le plus grand sérieux du monde !

Le décalic ? Souvent, le personnage central – l'auteure écrit au masculin – est confronté à une réalité qui lui échappe. Comme s'il n'avait pas de miroir assez grand pour se voir en entier. Comme s'il portait un habit trop grand (ou trop étriqué) pour lui. Comme si des lettres manquaient dans le langage « courant », dans l'alphabet de sa vie.

Voyez ce nourrisson qui tète sa mère. Et qui trouve étouffantes ces chairs flasques, imbuvable ce liquide. Mais qui s'y vautre et qui s'en goberge, malgré son dégoût. Morte sa mère, le nourrisson accède enfin à la liberté. Il a quatre-vingt-sept ans... Et à compter de ce jour, il recule en âge. Chaque jour plus jeune – le rêve ! Mais il en prend conscience avec stupeur : ce compte à rebours va le ramener à la case départ. Nourrisson comme avant...

Voyez cette diseuse de mauvaise aventure, qui lit l'avenir dans les lignes du pied – c'est plus fiable que les lignes de la main. Chaque jour, elle promet à celui qui vient la consulter qu'il mourra le lendemain. Et de le poursuivre de ses assiduités, jusqu'au bout du monde ! Le consultant aura pour consolation de ne pas mourir. Et cette phrase en guise de réconfort : « L'avenir, après tout, n'est qu'un présent qui arrive en retard »...

Voyez encore ces femmes qui, lorsqu'elles font l'amour, se retrouvent voguant dans le ciel, plus haut que les arbres, que les montagnes même. Les hommes, tout-puissants, ne trouveront d'autre solution que de les attacher par une cordelette. Plutôt que de les considérer

comme leurs semblables, en leur accordant le privilège d'avoir une âme.

Ces contes, on le voit, ne font pas dans la dentelle. Chaque fois, il y a une brûlure, une inadéquation. Bouffée de fraîcheur, dans ces univers aux enchevêtrements implacables : l'auteure imagine une sorte d'allumeur de réverbères, ou plutôt le coiffeur des cheminées. Il rit chaque jour, parce qu'on lui raconte des histoires optimistes. Comme les amoureux, il est seul au monde.

*Des mots plein l'alambic*

Dans ces contes contemporains, Anne-Lou Steininger déshabille la poupée de l'enfance, pour voir si elle est de cire ou de chiffon. Elle imagine mille fariboles, pour débusquer la vérité. Elle remet à l'heure les pendules désaccordées. Et comme le langage est trop corseté pour dire tout ce qui lui passe par la tête et les entrailles, elle invente son propre vocabulaire. Des malles pleines de mots-valises. Des mots cornus plein l'alambic. Comme dans cette chevauchée héroïque. Tenant enfin dans les mains les rênes du temps, elle lance à sa cavale cette invective qui a tout d'une lettre d'amour : « Va, ma Débridée, porte-moi comme avant, en faisant sonner sec toutes les notes de ton ostéophone. Et tant pis pour le grand Mélancoquin qui nous fit traverser la ligne de paresse. Gueule de nuit, je ne me tairai point. »

PIERRE GREMAUD  
*La Gruyère*, 2006

---

TABLE

Les jours qu'il me reste à vivre . . . . .	5
Elle . . . . .	15
Le fleuve . . . . .	19
Le rendez-vous de Samarcande . . . . .	23
Avec la musique lentement . . . . .	29
Face à la mer . . . . .	33
Inconsolable . . . . .	41
Moi qui hurle de faim . . . . .	43
<i>Ars nascendi</i> . . . . .	53
<i>That is all the question</i> . . . . .	61
Le clin d'œil du lièvre . . . . .	65
Capitaine des nausées . . . . .	75
Miroir réglisse . . . . .	89
La créature inachevée . . . . .	91
Le sourire de Zénon . . . . .	97
L'irréparable . . . . .	101
S'il n'y en avait qu'un . . . . .	111
La voyante . . . . .	113
<i>De profundis</i> . . . . .	123
Une vie . . . . .	127
Une femme en bleu quand le soir tombe . . . . .	129
L'adoration . . . . .	135
Le musée des mémoires humaines . . . . .	137
Sur mesure . . . . .	147
L'usurpateur . . . . .	151
La liberté . . . . .	157
La clé . . . . .	159

Manège .....	171
<i>Mulier qui galipet</i> .....	177
Rondisalabalanque mirapolisalice .....	187
Le décalage des sentiments .....	189
Sans titre .....	197
Jusqu'à ce jour .....	199
Cavalcade .....	205
Ô mon beau château .....	211
<i>Les Contes des jours volés</i> et la Presse .....	215

---

DU MÊME AUTEUR

LA MALADIE D'ÊTRE MOUCHE

Paris: Éditions Gallimard, 1996  
*Prix de littérature Alpes-Jura 1997,*  
*de l'Association des Écrivains de langue française*  
*Prix d'encouragement de l'État du Valais*

LE THÉÂTRE DES MOUCHES

Lausanne: Éditions SSA-L'Âge d'Homme, 1998,  
collection « Théâtre suisse »

LES JOURS QU'IL ME RESTE À VIVRE

Illustrations de Christine Sefolosa  
Pully: Fondation Édouard et Maurice Sandoz, 1999  
Pour le *Prix FEMS 1998*

LE DESTIN DES VIANDES

Théâtre  
Lausanne: Éditions d'en bas, 2004  
*Prix de la Société genevoise des écrivains 2001*

LES CONTES DES JOURS VOLÉS

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2005  
*Prix Michel-Dentan 2006*